

« Le Dieu des crucifiés »

Au commencement de l'Évangile, il y a la croix, un instrument de torture qui avait une double fonction : punir les séditeux, les contestataires, les opposants au régime et montrer à la population ce qu'il en coûtait de s'attaquer au régime. Jésus ne fut pas le premier à y être crucifié ni le dernier.

C'est sous Alexandre le grand que la crucifixion fut introduite dans le monde gréco-romain. Jusqu'alors, elle était en usage chez les peuples qu'on appelait alors – pour leurs manières jugées très expéditives - les barbares : les Perses, les Phéniciens, les Carthaginois. C'est Alexandre le grand qui le premier adopta cette coutume judicieuse et pédagogique. Flavius Joseph – le grand historien de l'époque - raconte qu'il fit *“crucifier 800 Juifs devant ses yeux et égorger en leur présence du temps qu'ils vivaient encore, leurs femmes et leurs enfants »*. Parlez de cela aujourd'hui à des rwandais, des congolais, des syriens, des angolais au temps de l'UNITA, des Serbo-croates hier, des Centre-Africains aujourd'hui, toutes les victimes des seigneurs de la guerre : ils sauront exactement de quoi vous parlez. Tuer mais tuer en écrasant, en avilissant. Tuer le corps en faisant en même temps souffrir, souffrir au maximum toutes les parties du corps, jusqu'à l'âme même, c'est le génie propre aux humains.

Pourquoi fallait-il que Jésus passe par là lui aussi ? Pourquoi fallait-il qu'il y soit exposé ? C'est la grande question, la seule question que nous pose le récit de sa passion. Pourquoi fallait-il qu'il soit lui aussi broyé par la violence des hommes ?

Un pasteur français - Antoine Nouis - posait la question ainsi dans le journal Réforme de ce mois d'avril : Moïse meurt à 120 ans arrivé au terme de la grande mission de sa vie. Boudha à 80 ans au sommet de sa sagesse ; Confucius entouré du respect et de la reconnaissance de tous, Mahomet en son harem dans les bras de sa favorite ; Pourquoi fallait-il que Jésus termine sa vie ainsi : jeune, rejeté par la société, trahi et renié par ses disciples, abandonné des hommes et de Dieu sur l'un des instruments de torture parmi les plus barbares que la cruauté des hommes ait inventés ?

Je lisais récemment un livre sur l'histoire du Congo qui peut donner une réponse à cette question. Le jeudi 2 juin 1966, Mobutu qui vient de s'emparer du pouvoir ordonne l'exécution de 4 personnalités parmi les plus hauts placés du régime. Les 4 accusés sont condamnés à la pendaison alors qu'aucun d'eux – évidemment - n'a jamais commis de violence, possédé une arme ni entrepris la moindre action contestataire.

Deux jours après l'exécution, Mobutu explique à l'occasion d'une interview : « chez nous, le respect dû à un chef, c'est quelque chose de sacré. Il fallait un exemple ». « Il fallait un exemple. ». (Cf le livre admirable de David van Reybrouck *Congo, une histoire* publié chez Actes Sud en 2011)

C'est à coup sûr le plus puissant motif qui a poussé les grands-prêtres à commander l'exécution de Jésus. Il fallait un exemple. Quand on n'est pas aimé, la seule manière de conserver le pouvoir est d'être craint, expliquera Machiavel quelques siècles après à qui n'aurait pas bien compris comment ça marche, le pouvoir.

Mais comprendre cela ne répond en rien à la question de savoir pourquoi Jésus lui aussi a marché volontairement vers cette mort. Pourquoi il ne s'est pas soustrait. Pourquoi il fallait qu'il meurt ainsi ?

On parle du don, du don ultime, du don de la vie, du don par amour... Mais qui demande un tel don ? Qui demande ici que Dieu s'expose à cette violence-là ? On attend tout le contraire de Dieu. On attend de lui qu'il brise la tête des bourreaux, pas seulement ceux qui exécutent mais aussi ceux qui commandent. Qu'il les écrase comme on écrase de la vermine. On attend de lui qu'il nous délivre de ces fous sanguinaires qui tuent, qui broient, qui violent, qui torturent, qui coupe coupe, qui assassine et qui, quand ils sont jugés, s'ils sont jugés, se retrouvent aujourd'hui dans les cellules pas si inconfortables que cela en attente de leur interminable procès par le tribunal pénal international à la Haye, par exemple. Des procès générateurs de milliers de tonnes de paperasserie. Pour écopier de quoi, au final ?

Jésus marche vers la mort comme un mouton vers l'abattoir. Comme tous les condamnés à mort, il prie pour qu'on éloigne de lui cette coupe. Tout en lui résiste. Il y va pourtant, conduit non par sa propre volonté mais par la volonté du Père. Mais de quel Père ?

Pour moi, il n'y a qu'une explication. C'est qu'il fallait un Dieu pour les crucifiés. Un Dieu au milieu des crucifiés. Un Dieu avec les crucifiés de la terre.

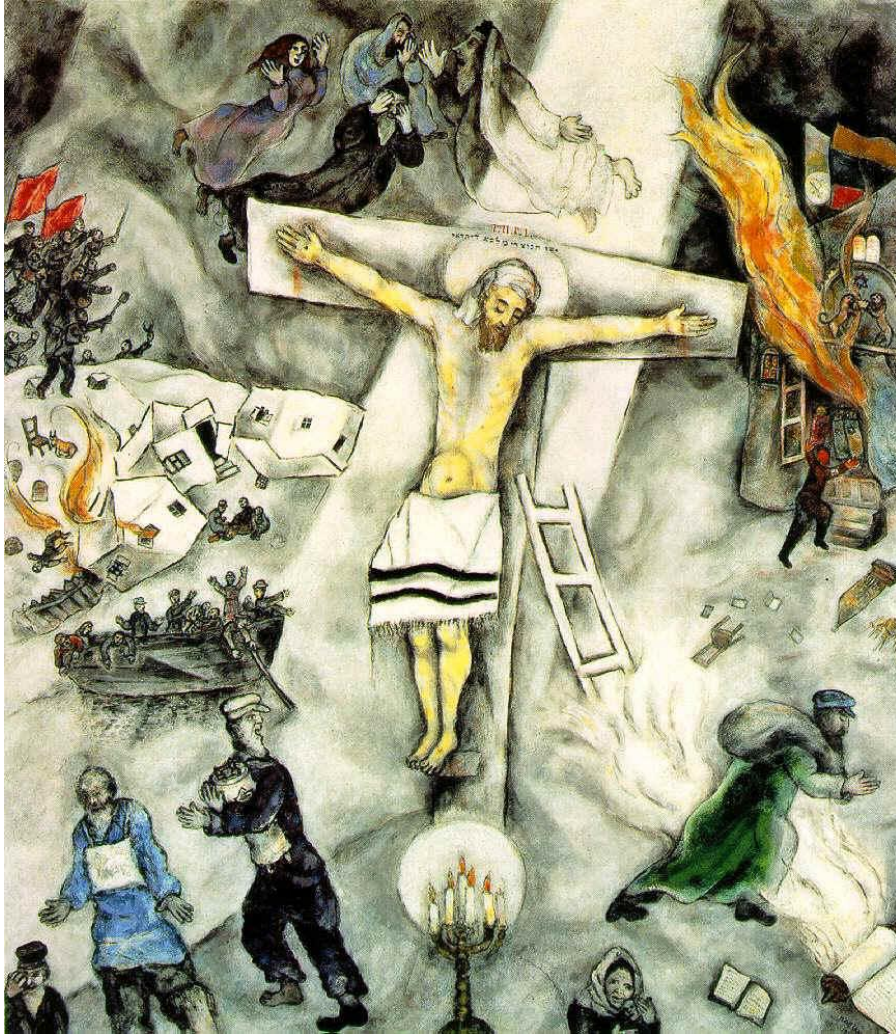
Seul le Dieu qui se rend visible en Jésus-Christ s'approche volontairement tout près d'eux en subissant ce qu'ils subissent, en mourant de leur mort.

Connaissez-vous d'autres dieux qui vivent ce que l'ont vit quand on perd tout ? Connaissez-vous d'autres dieux qui vivent ce que l'on vit quand nos corps sont soumis aux douleurs les plus intenses, que ce soit par la violence des hommes, celle de la nature ou de la maladie ?

Connaissez-vous d'autres dieux qui savent ce que perdre un enfant veut dire ?

Connaissez-vous d'autres dieux qui ont un corps, des pieds, des mains, des visages, des côtes, des jambes, autant de zones de vulnérabilité à vriller, percer, violenter ?

J'ai été très frappé par ce Jésus sur la croix de Marc Chagall qui est en couverture du feuillet que vous avez dans les mains.



Marc Chagall était juif, issue d'une famille hassidique de Biélorussie. Dans les années 30, il multiplie les scènes de crucifixion comme celles que vous voyez : Un Christ juif crucifié au milieu des scènes éternels de persécutions, de pillage et d'exil. Ce tableau est exposé en ce moment même au musée juif de New-York pour une rétrospective Chagall et une femme qui visitait l'exposition a fait ce commentaire : « Il y a trop de Jésus ».

Eh oui, c'est cela, c'est exactement cela : Il y a trop de Jésus. Pas dans les tableaux de Chagall. Dans le monde, autour de nous, dans tous les pays que j'ai nommés tout à l'heure et dans tant d'autres encore. Il y a trop de Jésus. Trop de crucifiés. Trop de gens broyés dans ce monde.

Il fallait un Dieu pour les crucifiés. Ou plutôt non. On pourrait le dire autrement. Si Dieu est Dieu, si le mot Dieu a un sens, c'est auprès des crucifiés de la terre qu'il doit être, nécessairement.

Quand les tyrans cherchent à faire des exemples pour qu'on les craigne, Dieu, en Jésus-Christ nous le donne, l'exemple. Pas pour qu'on l'aime. Parce qu'il nous aime.

Emmanuel Rolland, Vendredi Saint 18 avril 2014